

LE PAVILLON D'OR ET DE NUIT DE ZAD MOULTAKA

Pour sa troisième participation à la Biennale de Venise, le Liban recrée un temple du Soleil et de la Justice avec l'installation de Zad Moultaka, *ŠamaŠ – Soleil Noir Soleil*, dans l'ancien Arsenal militaire. Et la guerre et la paix sourdent dans l'œuvre de l'artiste, entre mur des lamentations, veau d'or, prières immémoriales et code interstellaire : Venise a trouvé son chaman.

■ PAR MURIEL MAALOUF

Zad Moultaka. *ŠamaŠ – Soleil Noir Soleil*

Pavillon du Liban, Arsenal Nord
(arrêt vaporetto Bacini), Venise
Du 13 mai au 26 novembre 2017
Commissariat : Emmanuel Daydé

C'est une immersion visuelle et sonore à laquelle nous convie Zad Moultaka. Ce musicien confirmé – qui a déjà extrait la prière du *Livre des morts tibétain* d'un moteur de Ferrari avec sa pièce *UM souverain moteur de toute chose* et qui a confronté le zapateado sauvage d'une danseuse de flamenco au son de violents bombardements avec *NON*, en hommage au journaliste assassiné Samir Kassir – est aussi un plasticien remarquable – qui fait surgir des ombres visuelles et vocales dans le tunnel des Tuileries ou photographie des légumes dans la nuit comme autant de constellations

sumériennes inconnues. Le voici qui accède à la Biennale de Venise, dans le saint des saints de l'art contemporain. Installée dans une Tesa, l'une de ces anciennes cales sèches de la Renaissance transformées en grands hangars industriels alignés dans l'Arsenal. Une œuvre où le son et l'image communiennent, enveloppent le visiteur.

D'abord, c'est le noir où perce la voix, l'instrument musical par excellence. Trente-deux haut-parleurs placés au sol, le long des murs, correspondent à autant de chanteurs : seize hommes et seize femmes se répondent en psalmodiant l'hymne au dieu du Soleil, en des chants venus des confins du temps, dans une langue inconnue ou oubliée, peut-être à l'origine du langage. Une lumière ténue se fait peu à peu et dévoile un mur brillant recouvert de milliers de piastres libanaises dorées, tentation de l'or, mosaïque byzantine, plan d'une ville en ruine... Et au milieu du hangar se dresse l'ombre d'un moteur de bombardier, objet phallique, métallique et glacé. Le chant spirituel se fait alors déflagration, grondement menaçant : raids aériens venus des souvenirs d'enfance de l'artiste à Beyrouth (où il a grandi durant la guerre civile du Liban, avant de s'installer à Paris à l'âge de dix-sept ans) mais aussi combats persistants aujourd'hui dans un Moyen-Orient embrasé. Puis le chant s'éteint, le langage se meurt, devient balbutiement. Il faut réapprendre les mots... La prophétie surgit, salvatrice peut-être, apaisante sûrement, dans la voix d'une enfant qui parle à la place du dieu :

« *Puisse ce désastre être entièrement anéanti!* murmure la petite voix. *Comme la*



Zad Moultaka. *ŠamaŠ – Soleil Noir Soleil*.

2017, vue du chœur de l'Université antonine du Liban (direction : Toufic Maatouk). Pavillon du Liban, Venise.



Zad Moulataka. *Šamaš – Soleil Noir Soleil*. 2017. Pavillon du Liban, Venise.

grande grille de la nuit, puisse la porte être refermée sur lui.»

Une note d'espoir qui nous vient des origines de notre civilisation, de cette *Lamentation sur la ruine d'Ur* pleurée il y a quatre mille ans par les survivants du sac de leur ville, rassemblés auprès du mur de la plus ancienne cité de Mésopotamie (aujourd'hui en Irak). Un œil d'oiseau, de sphinge, s'allume sur la machine, contemplant la désolation : le dieu est un monstre et la tristesse durera toujours.

C'est dans l'Antiquité que *Šamaš* prend sa source. Aux origines de l'œuvre, la stèle d'Hammurabi – datée du II^e millénaire avant notre ère – qui se trouve au Louvre, considérée comme recelant la première table de lois, soit le début de toute civilisation, l'orientale comme l'occidentale. Au-dessus de la stèle, trône le dieu du

Soleil et de la Justice des Babyloniens, *Šamaš* – ou Chamach, qui a donné le mot arabe *chams*, qui signifie «soleil». *Šamaš* est aussi un palindrome : dieu de l'obscurité ou de la lumière ? De la justice ou de l'injustice ? Certainement les deux. En découvrant le moteur d'un bombardier, l'artiste a été frappé par la similitude de sa forme avec la stèle d'Hammurabi. Ce moteur d'avion militaire destructeur serait-il une sorte de pendant de la stèle antique fondatrice de l'humanité ? Toute l'œuvre est ainsi axée sur ce principe du palindrome. Le mal et le bien une même entité, et la violence un cycle éternel. Que ce soit au Moyen-Orient dont est issu l'artiste, comme au-delà de ce Moyen-Orient. Car l'œuvre de Zad Moulataka ne se lit pas dans le cadre de quelconques frontières. Elle parle du monde et du chaos dans lequel se débat l'humanité depuis la nuit des temps. ■

ET AUSSI

Portrait musical de Xavier Veilhan par Zad Moulataka. Pavillon de la France, Venise. Les 20 et 21 septembre 2017

Tavola aperta avec Zad Moulataka, Sala d'Armi, Arsenal, Venise. Le 22 septembre 2017

Performance musicale et sortie du CD Šamaš Itima, Pavillon du Liban, Venise. Le 23 septembre 2017